

**APPEL D'UN CHRETIEN AUX GENS DE LETTRES.**

PAR G. DE FÉLICE PROFESSEUR DE MORALE ET D'ÉLOQUENCE SACRÉE.

M. de Félice se présente aux gens de lettres, l'Évangile d'une main et leurs écrits de l'autre : " Je veux montrer, dit-il, que, non-seulement les plus médiocres, mais les meilleurs d'entre vous ne peuvent produire aucune œuvre élevée et durable, parce que le souille de la foi chrétienne ne les anime plus ; et j'en conclus que la littérature française doit aller toujours en s'abaissant, à moins qu'elle ne se retrempe aux sources éternelles de la vérité." C'est-là une belle thèse : ajoutons qu'elle est développée avec talent.

Certains de hors ne sont pas illusion à l'auteur, qui n'en proclame pas moins que la piété forme une très-rare exception dans les rangs de nos gens de lettres.

" Ne serait-ce pas une naïveté insigne de regarder comme chrétiens tous ceux qui en réclament le nom, soit par habitude, soit par caprice d'imagination, soit pour se soustraire au devoir d'y réfléchir davantage ? Vous qui lisez cet écrit, romanciers, auteurs dramatiques, professeurs, journalistes, mettez la main sur la conscience, et demandez-vous si vous recevez le Christ comme votre Dieu, comme votre Sauveur, comme votre Législateur, comme votre souverain Juge : demandez-vous si vous croyez sincèrement et entièrement ce que Dieu dit dans la Bible, si votre cœur aime Dieu, et si votre volonté lui obéit. Je suis fort trompé, ou cette question même vous étonnera plus que tout le reste, et il y aurait tant de folie à vous prendre au mot sur vos professions banales de christianisme, que vous refuserez avec raison de m'écouter plus longtemps."

Cependant les croyances positives et les pratiques de la religion seraient pour les gens de lettres la source de nobles inspirations, et c'est à la seule condition d'être chrétiens qu'ils peuvent devenir les bienfaiteurs de l'humanité.

" L'air vous manque ; levez la tête : il y a là-bas un beau ciel et un vaste horizon. Vous avez froid dans les ténèbres du scepticisme ; faites quelques pas en avant : il y a là un magnifique soleil qui vous réchauffera de ses rayons. Vous avez soif dans ce chemin où tout est desséché et flétri ; ne perdez pas courage ; ne ressembliez pas au voyageur paresseux et lâche qui se couche sur le sable du désert, et creuse le sol où il est étendu pour en faire sortir quelques gouttes d'une eau fangeuse ; il y a là une eau limpide où se sont désaltérés les puissans génies qui ont marché à la tête du monde civilisé. La source en est inépuisable ; elle est tout près de vous : ne voulez-vous pas étendre le bras pour y remplir votre coupe tarie ?"

Après ces réflexions préliminaires, l'auteur peint l'état de décadence de la littérature française, et recherche les causes de sa stérilité. Si les gens de lettres ne sont plus d'œuvres qui méritent d'être applaudies par leur siècle et réclamées par la postérité, c'est qu'il leur manque des convictions communes en littérature, en morale, en religion, et toutes ces convictions leur manquent parce qu'ils ont abandonné la foi chrétienne. En d'autres termes, la littérature est impuissante parce qu'elle est en poussière, et elle est en poussière parce qu'elle s'est séparée du christianisme.

M. de Félice prouve très-bien que l'unité dans les choses de style et de goût dépend de l'unité dans les choses religieuses et morales.

" Si les écrivains n'étaient pas d'accord sur la règle des mœurs, ni sur les principes de la politique, dès-lors il ne s'entendraient plus sur rien, pas même sur les questions de style et de goût... Au contraire, lorsque les gens de lettres s'accordent en religion, ils doivent s'accorder aussi en morale. Puis, comme un tronc vigoureux, ce symbole se partage en plusieurs rameaux qui contiennent les vérités particulières : la vérité politique, la vérité historique, la vérité poétique, la vérité dramatique, la vérité oratoire, la vérité en matière de critique et de goût. C'est-à-dire qu'il existe certaines maximes, certaines règles universellement acceptées, respectées, qui sont distinguer le vrai du faux, le bon du mauvais, le beau de ce qui ne l'est pas dans tous les genres de composition littéraire. La république des lettres est alors constituée ; elle a un code suprême qui maintient l'unité, c'est la vie, c'est la force des intelligences.

" Il y a dans ces idées générales un fonds commun, ou, si l'on peut s'exprimer ainsi une propriété indivise pour les gens de lettres. Chacun vient y chercher ce qui répond le mieux à la nature de son esprit, de son talent, de ses études, et y imprime son cachet individuel. En sorte que les œuvres littéraires ont tout à la fois quelque chose de général, parce qu'elles ont été

puisées à la même source, et quelque chose de particulier, parce qu'elle portent l'empreinte de tout écrivain supérieur. Ce qui est universel n'étouffe pas ce qui est individuel ; au contraire, il le fait mieux ressortir en se pliant aux formes qui lui sont données : et d'un autre côté, ce qui est individuel ne se sépare pas de ce qui est universel ; au contraire, il l'accepte comme son plus ferme point d'appui. Voilà les élémens de toute littérature forte et durable."

Appliquant ces principes aux grandes époques littéraires, l'auteur rappelle que, dans le siècle de Périclès, le fonds commun où puisaient les écrivains était le culte de la patrie. Au siècle d'Auguste, il y avait moins de dévouement personnel et plus d'orgueil national. Aux temps modernes, un fait général se présente : c'est l'influence du christianisme, considéré soit dans ses symboles, soit dans son dogme, soit dans ses applications sociales, sur la formation et le développement des principales périodes littéraires, telles que le siècle de Léon X, celui de Louis XIV et le XVIIIe. siècle. Mais ici tout se relâcha par degrés : les croyances religieuses, les principes moraux, et, par un contre-coup inévitable, les règles de la critique littéraire.

La profonde anarchie intellectuelle qui règne aujourd'hui montre assez que les élémens constitutifs d'une bonne littérature manquent à la nôtre. Point d'unité, d'abord, en matière de religion, dans la république des lettres ; point d'unité, non plus, en morale, en politique, en histoire, dans les productions de l'art dramatique, dans les règles de l'art littéraire proprement dit, et même dans la langue de nos gens de lettres. Cet enchaînement de nos misères littéraires est développé avec une rare sagacité par M. de Félice, qui, tirant ensuite les conséquences de ces prémisses, signale les hésitations et les contradictions des écrivains du premier ordre, les incertitudes et l'impuissance des écrivains du second ordre, l'avilissement des écrivains du dernier ordre. La littérature est devenue industrielle, et la question d'argent explique sa fécondité : nos gens de lettres gagnent plus à écrire beaucoup qu'à bien écrire.

" On pourrait appliquer tout spécialement ces remarques à la presse périodique. Les revues et les journaux, à peu d'exceptions près, trafiquent de tout ce qui est saint, de tout ce qui est vénérable parmi les hommes : de la vérité, de la liberté, du patriotisme, des conditions de l'ordre social, des passions politiques, de l'honneur des individus ; ils fomentent de funestes divisions, ramassent avidement tous les scandales, en inventent quand ils n'en trouvent point : et pourquoi ? pour avoir plus de lecteurs, c'est-à-dire quelque argent de plus."

Qu'on n'objecte pas que, la littérature étant l'expression de la société, il faut changer la société pour que les gens de lettres changent avec elle. La littérature ne doit pas seulement réfléchir, comme un miroir purement passif, l'état de la société : elle en doit être l'intelligence, l'âme, le guide, et même en certaines circonstances le juge ; elle doit remplir, pour un peuple tout entier, les fonctions qui appartiennent à la raison et à la conscience dans chaque être humain, et voilà pourquoi il importe que la religion l'illumine et dirige son action. Ses devoirs ne présentent pas les mêmes difficultés à toutes les époques. Quelque-fois, il lui suffit de recueillir ce qui est déjà bien établi dans l'opinion publique, et de lui donner une expression plus élevée et plus idéale : ce fut l'œuvre des écrivains du siècle de Louis XIV. Mais, quand les anciennes convictions sont tombées, elle doit se mettre à la tête de la société et lui imprimer une salutaire impulsion : telle fut l'œuvre des écrivains chrétiens pendant les quatre premiers siècles, et telle doit être la nôtre.

" Dans la France de nos jours, la littérature n'est plus un simple ornement, un agréable hors-d'œuvre, mais une nécessité. C'est elle qui doit faire ce que le prêtre, ce que l'instituteur, ce que le magistrat ne font plus à cause du malheur des temps. Jamais, chez aucun peuple, les gens de lettres n'ont eu de plus importants et de plus sacrés devoirs à accomplir. Je ne les en félicite point ; je n'en félicite pas non plus mon pays ; j'en gémis au contraire. Mais puisque le fait existe, puisqu'il est évident, que gagnerions-nous à le contester ?

" Le prêtre, c'est vous, ou plutôt ce serait vous si vous vous acquittiez fidèlement de la tâche qui vous est assignée. Votre profession d'écrivain est aujourd'hui un sacerdoce, le seul, hélas ! qui soit encore respecté et obéi. Les hommes de ce siècle ont oublié le chemin de leurs temples, ou, s'ils y vont de loin en loin, la plupart n'y apportent que des esprits dédaigneux et des cœurs incrédules. Sachez prendre, sachez remplir cette place vide. Enseignez dans vos écrits ce que prêchent dans le sanctuaire les ministres